

Bernardin de Saint-Pierre à l'Isle de France

Par Jean Paul Morel

Bernardin de Saint-Pierre a passé 28 mois à l'Isle de France, de juillet 1768 à novembre 1770, au moment où Pierre Poivre en était l'intendant. On conseillera la lecture du récit qu'il en a rapporté *Voyage à l'Isle de France* qui présente sans doute la meilleure description de la colonie à cette époque, mais nous portons ici notre attention sur ce que l'on sait des relations entre Pierre Poivre et Bernardin de Saint-Pierre.

Bernardin¹ est né en 1737, il aborde donc la trentaine à l'époque qui nous intéresse. Après des études d'ingénieur, un temps militaire il a démissionné, a beaucoup voyagé en Allemagne, Pologne, Russie etc., puis s'est retrouvé à Paris, plein d'idées utopiques mais sans projet concret, et, criblé de dettes, il ne peut qu'accepter le poste que lui a obtenu son protecteur, le baron de Breteuil : il est nommé officier du génie avec une affectation aux colonies, Madagascar en principe, mais il séjournera en fait à l'Isle de France et, sur la route du retour, quelques semaines à Bourbon et au cap de Bonne-Espérance. Il n'a encore rien publié à cette époque, même si les manuscrits commencent à s'accumuler dans ses malles. On retient parmi ceux-ci deux petits écrits dont il sera question par la suite : un *Mémoire sur la désertion* qu'il a pu faire remettre au duc de Choiseul pour essayer de se faire remarquer. Ce manuscrit n'a été publié que récemment. Le deuxième, titré *Le vieux paysan polonais*, a été publié parmi ses Œuvres posthumes.

Son récit *Voyage à l'Isle de France* est imprimé en 1773, c'est la première de ses œuvres publiées. L'ouvrage passe presque inaperçu en métropole, mais irrite considérablement la colonie par le tableau peu flatteur qu'il en dresse, et surtout par sa dénonciation radicale de l'esclavage. Il se fera connaître en 1784 par les *Etudes de la nature*, et parviendra à la célébrité en 1788 avec son roman *Paul et Virginie*.

C'est le 14 juillet 1768 que Bernardin de Saint Pierre arrive à l'Isle de France, où il obtient de demeurer : « *M. de St Pierre employé sur l'état de Madagascar en qualité d'ingénieur, n'ayant point sympathisé avec M. de Maudave dans la traversée, et chacun d'eux me l'ayant témoigné à leur arrivée, j'ai pris le parti de le retenir ici où nous manquons d'ingénieurs* »²

Son séjour sur l'île se passe mal. Il a quitté la France dans un état déjà plutôt dépressif, et son regard sur la colonie n'améliore pas son moral. Il ne réussit pas à s'intégrer dans le corps des ingénieurs militaires. Arrivé avec l'idée d'éponger ses dettes, il s'aperçoit que le coût de la vie est exorbitant. Enfin, pour tout dire, la société coloniale ne lui convient absolument pas : « *On y est d'une insensibilité extrême pour tout ce qui fait le bonheur des âmes honnêtes. Nul goût pour les lettres et les arts* »³.

Le gouverneur Dumas et l'intendant Poivre lui firent bon accueil, mais Desroches qui succéda à Dumas ne s'entendit pas avec lui. Ainsi Desroches écrivait à Poivre le 2 janvier 1770 : « *Monsieur de Saint-Pierre fera très bien de se conformer à mes ordres sans représentations, car je le mettrai au Fort-Blanc pour six mois s'il continuait dans ses extravagances. Je vous prie, mon cher Intendant, faites-le lui entendre et que je suis homme de parole.* »⁴.

L'intendant dut alors intervenir auprès du gouverneur pour lui faire part de l'état dépressif dans lequel se trouvait l'ingénieur St Pierre, état qui expliquait sa nonchalance. En effet trois jours plus tard Desroches se montrait plus compréhensif : « *Dès demain je travaillerai à l'instruction de M. de St Pierre. Ne revenons plus, je vous en prie, sur le sujet de votre première lettre ; il me fait une peine que*

¹ Nous l'appellerons *Bernardin* pour faire court. De son nom *Jacques-Henri Bernardin de Saint-Pierre*, il est désigné à son époque et se nomme lui-même simplement par son patronyme : *de Saint-Pierre*.

² Base docu =>15 août 1768 – Dumas au Ministre.

³ *Voyage à l'Isle de France*.

⁴ Lettres du gouverneur Desroches à l'intendant Poivre. Du 2 janvier 1770. (sur la base documentaire)

je ne puis vous exprimer, d'y penser, [...]. Mais il est vrai que je cherche et chercherai souvent à vous animer contre ceux qui servent mal et lentement. »¹.

L'ingénieur ne fut pas surchargé de travail, loin de là ; il eut le temps d'étudier attentivement toutes les couches de cette société bigarrée, et y puisa matière à ses futurs écrits. C'est un peu plus tard, au contact de J.J. Rousseau, qu'il devait affirmer ses idées sur la nature et l'univers, mais c'est Poivre qui l'éveilla aux sciences naturelles : « *c'est à lui que je suis redevable du goût que j'ai pris pour cette étude* », écrit Bernardin à propos de la botanique.

On ne trouvera pas cette citation dans ses ouvrages, en effet il ne dit rien de Poivre dans *Voyage à l'Isle de France*, et il faut véritablement éplucher ses œuvres pour trouver deux ou trois allusions sans intérêt à l'intendant. C'est parmi ses manuscrits conservés aux archives de la Bibliothèque du Havre et dans sa correspondance que l'on trouve quelques écrits en rapport avec Poivre.

Ces archives ont d'abord été exploitées par Aimé-Martin², l'ami et disciple de Bernardin, qui a hérité de tous ses papiers (Il avait épousé sa jeune veuve), et s'est chargé d'éditer ses œuvres posthumes. Aimé-Martin y a placé en préface une longue biographie de l'auteur où malheureusement on ne sait pas toujours si les opinions exprimées appartiennent à Bernardin ou à son biographe. Ainsi aucun jugement de Bernardin sur Poivre n'est rapporté en tant que citation. Aussi n'avons-nous retenu de sa préface que deux passages clairement identifiés entre guillemets où Poivre est cité. (Doc.I, page 5). On se demande sous quelle forme se présentent ces propos de Poivre dans les archives du Havre : sont-ils rapportés par Bernardin, ou sont-ils extraits de lettres ou de notes que Poivre lui aurait adressées ? Une information fournie par Aimé-Martin laisse à penser que c'est la deuxième hypothèse qui est la bonne. Dans la préface du tome IV de la *Correspondance*, Aimé-Martin cite Poivre parmi les très nombreux correspondants de Bernardin³. Il serait intéressant de retrouver le ou les manuscrits en question.

Nous avons extrait de la correspondance de Bernardin quelques lettres écrites à M. Hennin, lettres datées avant, pendant et après son voyage, elles permettent d'en suivre les événements, et nous informent des sentiments qui animent leur auteur à ce moment. On y trouve l'expression de son affection pour Pierre Poivre. La dernière lettre reproduite, quoique bien plus tardive, est cependant en rapport avec l'Isle de France et Poivre. (Base documentaire=>Sans date n°47)

C'est à Maurice Souriau que nous devons la seule étude des manuscrits du Havre, un ouvrage paru en 1905 : *Bernardin de Saint-Pierre d'après ses manuscrits*⁴. Un chapitre est consacré aux relations entre Bernardin et Poivre. Mais en fait, ce chapitre avait déjà été publié à quelques mots près en 1901 sous le titre *Une aventure de Bernardin de Saint-Pierre à l'Isle de France*⁵.

Une aventure nous intéresse car Souriau y rapporte quelques passages des manuscrits de Bernardin qui concernent Poivre et son épouse ; ils sont retranscrits ci-après (Doc.II, page 7). L'aventure que nous raconte Souriau, c'est une tentative de séduction de Mme Poivre de la part de Bernardin. Souriau s'appuie sur 27 petits billets écrits par Mme Poivre à Bernardin, billets que ce dernier avait conservés depuis son séjour à l'Isle de France. L'usage que fait Souriau de ces lettres nous intéresse peu car il entrelace une transcription partielle de ce manuscrit du fruit de son imagination pour en faire une histoire ; nous avons préféré nous référer au manuscrit pour rapporter

¹ Lettres du gouverneur Desroches à l'intendant Poivre. Du 5 janvier 1770.

² *Louis-Aimé Martin* qui se nomme lui-même : *Louis Aimé-Martin*.

³ « Nous avons eu sous les yeux les lettres de ses deux frères et de sa sœur, et une grande partie de celles de Duval, de Taubenheim, du chevalier de Chazot, de M. de la Roche, du prince Dolgorouki, du baron de Breteuil, de M. Poivre, de Rulhière, des généraux de Villebois et du Bosquet, et du maréchal Munich. Plusieurs billets de la princesse Marie M nous ont également été remis, avec les lettres écrites par d'Alembert, mademoiselle de Lespinasse, M. et madame Necker, Vernet, l'archevêque d'Aix, l'abbé Fauchet, Ducis, etc. » (Correspondance de J.-H. Bernardin de Saint-Pierre. Précédée d'un supplément aux mémoires de sa vie. Par Louis-Aimé Martin, Tome IV. Préface, page 3). Nous ne connaissons que la lettre de Poivre du 26-1-71 retranscrite ici dans notre Document III.

⁴ Société française d'imprimerie et de librairie, Paris, 1905.

⁵ Revue hebdomadaire des cours et conférences, Mars-Juillet 1901.

intégralement les écrits de Mme Poivre, en nous contentant d'en éclairer la lecture par un commentaire factuel. (Lire Doc.V, page 19).

Le sujet d'*Une aventure de Bernardin de Saint-Pierre* de Souriau devient le *Roman de Mme Poivre* sous la plume d'Edmond Pilon en 1933, récit publié d'abord dans la *Revue des deux mondes*, puis republié deux ans plus tard¹. Pilon se contente de reprendre les extraits des manuscrits publiés par Souriau, et de les assaisonner à sa propre sauce ; le résultat a été du goût du public.

Cette histoire du vilain séducteur éconduit par la vertueuse épouse a donc été largement connue, mais certains ont pensé qu'il convenait qu'il y eut un dénouement qui fasse justice à la morale. Dans le récit de Souriau, comme dans celui de Pilon, Bernardin s'en retourne en France, tout à fait normalement, suite à sa demande auprès de son protecteur, le baron de Breteuil, scénario conforme à la réalité. Mais Alfred Lacroix, secrétaire perpétuel de l'Académie des Science écrit dans la biographie de Pierre Poivre une chute de son cru² : « *L'Intendant, qui n'était pas aveugle et le Gouverneur Desroches, qui n'aimait pas les fonctionnaires inutiles et indociles, se mirent aisément d'accord pour embarquer en novembre 1770, sur L'Indien faisant voile pour la France, l'importun déçu, humilié et aigri* ».

L'ennuyeux pour ceux qui préfèrent la réalité au roman, c'est que cette légende du piteux séducteur chassé par le vieux mari jaloux est restée. On peut lire aujourd'hui « *Poivre, irrité par cette situation, prit alors ses distances avec l'ingénieur-écrivain qui ne tint pas compte de ce premier coup de semonce. Les rumeurs continuaient d'aller bon train dans l'île, quand Pierre Poivre, excédé, décida d'intervenir auprès du gouverneur pour obtenir le renvoi de l'importun en France* ».

Pour s'en tenir aux faits, on notera tout d'abord que ni le gouverneur Desroches, ni l'intendant Poivre ne sont intervenus pour précipiter le retour de Bernardin (Lire Doc. IV, page 16).

On sait par Bernardin que six mois avant son départ il n'y a pas une ombre entre lui et Poivre : « *Je vois souvent M. Poivre que j'aime et que j'estime de tout mon cœur* »³. Mais à son retour, ou plus tard, il écrit : « *Pour moi, peut-être lui ai-je donné, sans le vouloir [lieu] de se plaindre de moi. Je puis assurer que je lui ai été bien attaché. Cependant je m'aperçus que son amitié s'était refroidie. Peut-être ai-je eu l'apparence d'avoir quelque tort, mais je n'en ai eu aucun de réel.* »⁴. Enfin Souriau a remarqué qu'il n'y a aucune allusion à Poivre dans l'œuvre de Bernardin.

Venons-en aux interprétations. Souriau pense que le refroidissement dans l'attitude de Poivre est motivé par le comportement de Bernardin envers son épouse, et il attribue à cette brouille le mutisme de l'écrivain sur son ami Poivre et son épouse. Cette analyse est parfaitement plausible, mais nous penchons pour une autre interprétation.

Poivre ne devait pas craindre grand-chose pour son épouse fort vertueuse, et parfaitement comblée et accaparée par la naissance de ses deux filles. Le grand sujet, le grand tracas, la grande réussite de Poivre c'est la conquête des épiceries fines ; mais au moment où il envoie des expéditions aux Moluques, c'est-à-dire au moment où Bernardin est à l'Isle de France, de plus en plus de voix s'élèvent pour en contester la pertinence, et Poivre ne sera pas tendre avec les détracteurs de son grand œuvre⁵. Et justement Bernardin fait parti de ces sceptiques : « *On doit y apporter le muscadier et le giroflier, le temps décidera du succès de ces arbres, transplantés des environs de la ligne au 20^e degré de latitude.* »⁶ écrit-il, alors que Poivre a répondu mille fois à cette critique, expliquant pourquoi il avait toutes les raisons de penser que ce dépaysement de 15 degrés n'était pas problématique. On lira dans la dernière de ses lettres à Hennin, que Bernardin était toujours aussi dubitatif sur le sort des

¹ *Le roman de Madame Poivre* dans la *Revue des deux mondes* en novembre 1933, puis dans *Belles de jadis, amours tendres*. Grasset 1935.

² *Figures de savants* T3, p.211 - Editions Gauthier-Villars, Paris, 1938

³ Lettre à Hennin du 18 avril 1770 (Base docu=>Sans date n°47)

⁴ Souriau, *Une aventure*, p.400

⁵ Desroches, Maillart-Dumesle, l'abbé Galloy, l'abbé Raynal, et beaucoup d'autres.

⁶ (La ligne désigne l'équateur). Extrait de la lettre XIV du *Voyage à l'Isle de France*. Les épices furent rapportées à l'Isle de France le 25 juin 1770, ce qui signifie que ce passage au moins de son récit fut rédigé avant cette date. Cette information est utile pour interpréter les lettres de Mme Poivre à Bernardin. Plus tard, Bernardin a ajouté en note : « *Je les ai vus arriver en 1770* ».

épices en 1786. Si Bernardin a pris, comme il semble, ouvertement position dans cette controverse, au moment où le sujet est devenu d'actualité avec le retour de la première fructueuse expédition, le 25 juin 1770, il y avait là de quoi susciter un mouvement d'humeur chez l'intendant, dont un simple refroidissement aura été l'expression qui lui ressemble. La lettre que Poivre écrit à Bernardin après son départ ne laisse pas supposer de forts ressentiments de la part de son auteur, lettre qu'il terminait ainsi : « Je désire bien vous revoir en France plus heureux que vous ne l'avez été ici. »¹

Pour clore le sujet, on notera qu'aucun texte ne rapporte la moindre rumeur sur le comportement de Madame Poivre, alors même que tout un tas de gens ont cherché par tous les moyens à nuire à l'intendant. Le plus petit soupçon aurait sans aucun doute donné lieu à des commentaires désobligeants qui nous seraient parvenus.

On doit constater que le roman, né de ces quelques billets très anodins, a eu des conséquences fâcheuses pour la mémoire de Françoise Robin. Au terme d'une très longue existence, riche en péripéties au travers de tout un tas d'épisodes mouvementés de l'histoire de France, épisodes où son rôle auprès de ses deux époux fut indéniable, ses contemporains avaient salué en elle une femme de convictions, engagée personnellement pour de nobles causes : la misère et l'esclavage. Ce que l'on peut lire à son propos de nos jours est désolant : « Elle avait la taille fine et la démarche légère ». Bien sûr ! Comment en serait-il autrement chez cette séductrice qui afficha trois gros gibiers à son palmarès : Poivre, Bernardin de Saint-Pierre et Du Pont de Nemours ! Il faudra prochainement lui consacrer une notice biographique pour détruire ce lamentable cliché, tellement éloigné de sa personne, et lui faire une petite place bien à elle sur une scène où ses proches occupent tant d'espace.

Un mot enfin sur les écrits de Bernardin de Saint-Pierre sur l'esclavage et son comportement à ce sujet. Nous traitons autre part de l'attitude l'intendant Poivre qui, tout en s'élevant contre une pratique inhumaine, confronté à la réalité d'une économie basée sur l'esclavage, ne crut pouvoir faire mieux que d'adoucir par des règlements le sort des esclaves, et qui s'accommodait de l'état servile en balançant le poids des chaînes au bonheur incomparable de la révélation divine. A la même époque, les tenants de la prohibition de la traite, sinon de l'esclavage, comme P. S. Du Pont de Nemours, défendent leur position essentiellement par des considérations économiques : les bras serviles ne sont pas rentables. L'attitude radicale de Bernardin de Saint Pierre apparaît donc d'un humanisme avant-gardiste quand il écrit² : « Quant aux moyens à proposer pour adoucir l'esclavage des Nègres, j'en laisse le soin à d'autres : il y a des abus qui ne comportent aucune tolérance ». Malheureusement il y a un pas des paroles aux actes, ainsi notre ingénieur trouva pratique d'acquérir deux esclaves pour le servir durant son séjour.

* * *

DOCUMENTS EN ANNEXE³

Document I : Aimé Martin rapporte des propos de Poivre	page 5
Document II : Bernardin de Saint-Pierre a écrit	page 7
Document III : Contexte du retour en France de Bernardin	page 9
Document IV : Lettres de Madame Poivre à Bernardin	page 13

=====

¹ Lettre de Poivre à Bernardin du 26 janvier 1771, transcrite dans Document III.

² *Voyage à l'Isle de France*, lettre 18.

³ Voir aussi dans la base documentaire : Sans date n°47 => Lettres de Bernardin de Saint-Pierre à M. Hennin.

Document I

Aimé-Martin nous apprend à propos de Poivre¹

[Poivre a dit :]

« En agriculture, rien n'est à négliger ; la plus petite invention peut produire un grand bien. Le premier qui s'avisait de confire le bouton du câprier ne pensait pas qu'il rendrait féconds les rochers de la Provence, et que des villes entières lui devraient leur prospérité. » (page XLVII)

*

[Poivre a dit :]

« Pour établir un gouvernement parfait, il faut supposer une réunion d'hommes parfaits, d'hommes pénétrés de la même ardeur pour le bien, et surtout de la volonté d'être heureux par les mêmes moyens. C'est ce premier élément que la société ne peut donner.

Il faut donc prendre la société telle qu'elle est aujourd'hui, avec sa corruption, ses préjugés et son esprit d'indépendance. Ce sont des tigres dont il s'agit de faire des hommes; quel charme allez-vous employer ? Si vous parlez religion, vous serez repoussé comme un être faible et superstitieux. Si vous mettez votre appui dans les lois, tout le monde voudra les faire, personne ne voudra les suivre. On vous permettra de vanter la morale : c'est un mot. Dieu aussi sera un mot : vous les prononcerez, voilà tout. Caton lui-même, dans des temps pareils, dissuadait son fils de se mêler du gouvernement de Rome, parce que, disait-il, « la licence des temps ne te permettra rien de digne du nom de Caton, et le nom de Caton ne te permet pas de rien faire comme le siècle.

Il y a dans les esprits une grande confusion d'idées et de principes : on parle de la révolte comme d'un devoir ; de la liberté comme d'une forme de gouvernement ; de l'égalité comme d'un acte de justice. L'Europe entière est menacée d'un bouleversement ; bientôt il n'y aura plus de peuple, ou, pour mieux dire, le peuple se fera souverain ; et où les passions de la multitude commandent, le crime est partout, la sagesse n'est nulle part.

Dans l'état des mœurs, le véritable sage doit suivre le conseil de Caton et l'exemple du chancelier de L'Hospital, qui renvoya les sceaux à Médicis, disant que les affaires du monde étaient trop corrompues pour qu'il pût encore s'en mêler. Que ces paroles et ces exemples soient nos guides ! car si pour faire le bien le sage est obligé de tromper, de dissimuler ou de tyranniser, il se fait semblable aux méchants ; au contraire, s'il montre de l'indulgence, il devient leur victime. Heureux, en donnant sa vie, s'il sauvait son pays ! Mais l'histoire est là pour anéantir cette dernière espérance : on ne voit pas que la mort d'aucun sage ait rendu les peuples meilleurs: les Athéniens empirèrent après celle de Socrate, et Aristote fut obligé de s'enfuir pour leur épargner un nouveau crime.

Cette vérité est dure ; mais pourquoi la dissimuler ? Si vous êtes sage, retirez-vous : lorsque les méchants ont assez de crédit pour s'emparer du pouvoir, c'est que le peuple lui-même est méchant, et, dans ce cas, n'espérez rien de votre sagesse. Qu'aurait pu faire Caton entre Sylla et Marius ? S'il y a peu d'hommes en état de dire la vérité, croyez-vous qu'il y en ait beaucoup qui soient disposés à l'entendre ? Et quant à ce beau mot dont se couvre l'ambition, que l'honnête homme se doit au public,

¹ Œuvres posthumes de Jacques-Henri-Bernardin de Saint-Pierre, Volume 1&2. Par Bernardin de Saint-Pierre, Louis-Aimé Martin. Extrait de la préface d'Aimé-Martin et de l'ouvrage lui-même.

je ne vous demande que de contempler un moment ceux qui le prononcent : c'est aux actions à nous répondre des paroles. » (page XLVII)

*

[Une anecdote rapportée par Aimé-Martin, au sujet de la censure des écrits de Bernardin :]

« Au sujet du prétendu tablier que la nature, disait-on, avait donné aux femmes hottentotes. Voltaire en avait conclu une nouvelle espèce de femmes. M. de Saint-Pierre lui opposait l'autorité de M. Poivre, intendant de l'île de France, qui, chargé autrefois par le duc d'Orléans de vérifier ce fait en passant au cap de Bonne-Espérance, s'était assuré qu'il n'avait aucun fondement. Le censeur craignit que la maison d'Orléans ne trouvât son nom compromis, et il n'en fallut pas davantage pour supprimer une réfutation qui intéressait à la fois la science, la morale et la religion. » (page : LI)

*

[Une information rapportée par Aimé-Martin qui témoigne d'une relation entre Françoise Robin et Bernardin ou ses ayant-droits après le remariage de celle-ci en 1795. On lira dans les billets écrits par Françoise à Bernardin qu'il lui a prêté le *Vieux Paysan polonais*. Elle l'aura donc conservé depuis son séjour à l'Isle de France.]

« Quant au *Vieux Paysan polonais*, nous devons ce manuscrit à madame Du Pont de Nemours, qui le tenait de l'auteur lui-même. » (V.2, page 510)

* * *

Document II

Bernardin de Saint-Pierre écrit à propos de ...¹

à propos de M. Poivre

[*Une aventure... P.397*] : « *J'ai connu peu d'hommes aussi attrayants. Il avait été missionnaire, et avait perdu un bras dans un combat sur mer, ce qui l'obligea de quitter l'état ecclésiastique. Il avait été subrécargue de la Compagnie, et, ayant attiré l'attention du gouvernement par ses connaissances sur l'Inde, il avait été choisi pour intendant à l'Isle de France, où il avait formé le projet d'enlever aux Hollandais des Moluques des plants d'épicerie pour les naturaliser à l'Isle de France. Il était d'une grande taille. C'était un homme toujours de bonne humeur ... Il était rempli de connaissances sur l'histoire naturelle. C'est à lui que je suis redevable du goût que j'ai pris pour cette étude, persuadé avec raison qu'il y avait trouvé son principal bonheur.* »

« *C'était un des hommes les plus attrayants que j'aie connus. Cependant, avec ses qualités, il s'est fait beaucoup d'ennemis, ce que j'attribue à la facilité qu'il avait de promettre ou au goût qu'il avait pour la raillerie, et peut-être aussi à la politique qui gâte les meilleurs caractères. Du reste, les grandes inimitiés sont à la porte des grandes amitiés.* »

« *Pour sa personne, je l'ai regrettée, et l'ai regardé comme un vrai philosophe, et un homme qui aurait fait le bonheur de la colonie, s'il n'avait été mis souvent hors de mesure par les passions qui fermentaient contre lui dans l'île.* »

[A propos du duc d'Orléans :] « *Le prince et M. Poivre étaient deux personnages graves et deux philosophes* ».

*

à propos de Mme Poivre

[*Une aventure... P.399*] : « *Nous vous avons vue, charmante et digne épouse d'un homme considérable par ses emplois et par ses qualités personnelles, et à qui nous avons voué ainsi qu'à vous un attachement éternel, nous vous avons vue représenter sans faste au milieu des fêtes, et occupée avec plaisir de l'économie de votre maison ; modeste dans votre parure, pieuse sans humeur, charitable sans ostentation : il semblait que votre vertu ajoutât à votre gaîté.*

« *Dans un âge où les agréments se développent, où la liberté d'une jeune femme ajoute aux grâces de votre sexe, vous n'avez point hésité à nourrir vos enfants ; les devoirs de la mère ont suspendu les plaisirs de l'épouse, sans interrompre les égards de la société.*

« *Indulgente avec les femmes, réservée avec les hommes, vous avez fait des prosélytes de vos rivales, et des amis de vos amants.*

« *Digne par les qualités de votre cœur de l'attachement des honnêtes gens ; par celles de votre esprit des hommages des gens de lettres, vous avez mérité l'estime d'un mari qui vous aime ; heureux celui qui a trouvé dans vous un ami sûr, une maîtresse aimable, une bonne mère de famille. Avec vous, tous les climats, toutes les situations sont égales. Et si le ciel à qui je ne demande ni les honneurs ni les richesses m'accorde un jour une épouse qui vous ressemble, je croirais ... »*

*

à propos de Monplaisir et de ses hôtes.

[*Une aventure... P.400*] : « *Monplaisir, maison de campagne de M. Poivre, située à deux lieues du port, est un séjour très agréable. Ce vaste jardin, dont les trois quarts sont divisés en seize grands*

¹ Extrait d'*Une aventure de Bernardin de Saint-Pierre à l'Isle de France*, par Maurice Souriau

compartiments, est planté des arbres les plus curieux de l'Inde et de la Chine. On y voit des canneliers, des palmiers marins, l'arbre de vernis, une espèce de manguier de Tahiti, le seul qu'on ait réchappé ; une multitude d'arbres et d'arbrisseaux sont rangés dans le plus bel ordre, et offre aux curieux des raretés dont la plupart doivent être un jour utiles à cette colonie.

« Un ruisseau circule et entretient la fraîcheur de ces lieux charmants : les allées de bambou qui l'entourent, et qui ressemblent de loin à nos saules, la beauté de la plaine et des collines parsemées çà et là de maisons et de bosquets, le voisinage même d'une église et d'un clocher ajoute à l'agrément du paysage : il lui donne un air de France. Mais l'humeur toujours égale du maître et de la maîtresse, l'accueil qu'ils font aux étrangers, la liberté dont on y jouit, rendent ce séjour enchanté, et, par contraste, celui du Port insupportable ».

* * *

Documents III

Contexte du retour en France de Bernardin de Saint-Pierre

Bernardin de Saint-Pierre n'a pas été renvoyé en France par le gouverneur Desroches ni par l'intendant Poivre, en voici la preuve.

Dès le 8 juillet 1770 (doc.1) une dépêche ministérielle est adressée aux administrateurs de l'Isle de France pour signifier le congé accordé à Bernardin. Cet ordre du ministre est sans aucun doute consécutif à une intervention du baron de Breteuil qui avait dû recevoir les doléances de Bernardin comme les courriers suivants le font supposer. Cet ordre ne sera en fait d'aucune utilité car il arrivera après le départ de Bernardin.

Le 10 septembre 1770, puis de nouveau le 14 septembre, Bernardin demande à Desroches de pouvoir embarquer sur *l'Indien* qui doit appareiller pour la France sous un mois (doc.2). Il joint à sa demande une lettre reçue du Baron de Breteuil, comme la réponse de Desroches du 19 septembre (doc.3) nous l'apprend. Desroches pas plus que Poivre n'avaient le désir ni les moyens de s'opposer aux demandes du baron de Breteuil, Desroches donne donc son autorisation.

Bernardin embarque sur *l'Indien* le 9 novembre¹ et fait escale à Bourbon. Desroches qui est alors à Bourbon écrit au ministre le 29 novembre (doc.4), pour lui annoncer sa décision en précisant l'intervention du baron de Breteuil. Les péripéties du retour dues à un ouragan sont bien expliquées dans le récit de Bernardin (*Voyage à l'Isle de France* et lettre à Hennin du 3 juillet 1771), *l'Indien* se retrouve à l'Isle de France avec les bagages de Bernardin, alors que ce dernier a gagné le cap de Bonne-Espérance où il pensait retrouver *l'Indien*.²

Poivre fait réexpédier les bagages de Bernardin et, à cette occasion, il lui écrit une lettre, le 26 janvier 1771 (doc.5) qui nous instruit sur l'état de leurs relations. Cette lettre est autographe ce qui est très rare de la part de Poivre, et cela témoigne d'une intimité évidente. Cependant, vu l'appui important dont Bernardin a fait état, il était difficile à Poivre de ne pas être poli avec Bernardin, quelques soient ses sentiments.

===== document 1 =====

À MM. le Ch. Des Roches et Poivre, à Versailles le 8 juillet 1770 (A.N. Col B201, f°412)

Je joins ici, Messieurs, un congé que la famille de M. de St Pierre, Capitaine Ingénieur à l'Isle de France, m'a fait demander pour lui ; vous aurez agréeable de le lui remettre et d'ordonner son embarquement sur le premier bâtiment qui fera son retour en France, si cet officier est dans l'intention de profiter de ce congé.

J'ai l'honneur d'être très parfaitement, Messieurs, ...

De par le Roi

Il est permis au Sr de St Pierre Capitaine Ingénieur à l'Isle de France et dépendances de venir en France pour vaquer à ses affaires de famille. Sa Majesté lui accorde à cet effet un congé d'un an après lequel temps elle lui enjoint de retourner à l'Isle de France pour y continuer son service.

Fait à Versailles le 8 juillet 1770

¹ B. de St Pierre note « Nous restâmes onze jours en rade retenus par le calme. Le 20 au soir nous appareillâmes, et le 21 à trois heures après midi nous mouillâmes à Bourbon, dans la rade de Saint-Denis. »

² Une autre personnalité embarquait sur *l'Indien* en même temps que Bernardin, l'astronome Guillaume Le Gentil de la Galaisière qui, comme Bernardin, s'intéressait vivement à l'histoire naturelle. Il raconte cet ouragan vécu sur *l'Indien* dans *Voyage Dans Les Mers De L'Inde: Fait Par Ordre Du Roi, ...*, vol.1.

A M. de St Pierre, à Versailles le 8 juillet 1770

Je vous prévient, M, que sur la démarche de votre famille, je vous ai procuré un congé pour venir en France vaquer à vos affaires ; je l'adresse à MM. le Ch. Des Roches et Poivre qui ordonneront votre embarquement sur le premier bâtiment qui fera voile de la colonie, si toute fois, vous êtes dans l'intention de profiter de ce congé.

Je suis, M, votre très humble ...

===== **document 2** =====

Le 14 septembre 1770, Bernardin de Saint-Pierre à Desroches (Le Havre, Ms.669¹)

[N'étant pas un spécialiste de M. de Saint-Pierre, son écriture m'a posé des problèmes, je laisse donc beaucoup de pointillés. Le sens de cette lettre est suffisamment compréhensible pour mon propos.]

Monsieur,

J'ai eu l'honneur de vous écrire le 10 de ce mois pour ...un congé de retourner en France ... de m'embarquer sur l'*Indien*. Comme ce vaisseau doit appareiller dans le courant du mois prochain, il me reste peu de temps pour disposer mon départ.

Je vous prie donc, Monsieur, d'avoir la bonté de m'accorder ma demande.

Monsieur le baron de Breteuil, ambassadeur à Vienne me promet de travailler à me procurer un état plus utile et plus avantageux.

D'ailleurs l'établissement de Madagascar ... je serais inutilement ici, sans état. Mes ... n'étaient pas ... de passer dans cette colonie.

Quoique le vaisseau l'*Indien* soit chargé de passagers, je ne doute pas que sur votre ordre je n'y aie les mêmes privilèges qu' c'est-à-dire une chambre et ...

Je ..., Monsieur, que vous voudrez ... me faire profiter de cette occasion et contribuer par là à ma ... et à mon ...

Je suis avec respect, Monsieur,

Votre très humble et très obéissant serviteur.

Au Port-Louis ce 14 septembre 1770

De Saint-Pierre

===== **document 3** =====

Le 19 septembre 1770 – Le gouverneur Desroches à Bernardin de Saint-Pierre. (Le Havre Ms.28 : 42²)

J'ai l'honneur de vous renvoyer Monsieur, la lettre de M. le Baron de Breteuil que vous m'avez fait le plaisir de m'adresser. Le consentement qu'il donne à votre retour en France achève de me déterminer au parti que vous désirez. Je saisisrai en même temps le prétexte de l'établissement de Madagascar relevé, et je contribuerai en tout ce qui dépendra de moi, aux avantages que M. de Breteuil veut vous procurer en Europe.

J'ai l'honneur d'être bien sincèrement Monsieur, votre très humble et très obéissant serviteur.

Au Réduit le 19 septembre 1770

Le Ch. Desroches

P.S. Je vous prie de faire passer la lettre ci-jointe à M. Poivre.

¹ Transcription à partir de la numérisation réalisée par *Electronic Enlightenment* en collaboration avec la *Voltaire Foundation*.

² Ibid.

===== document 4 =====

Le 29 novembre 1770 – Desroches au ministre. (Archives d'Eure et Loir, fonds Grandet-Bailly. 15J – 42)

A l'Isle de Bourbon, le 29 novembre 1770

Colonies. Isle de France

Le S. de St Pierre

Ingénieur ci-devant

destiné pour l'établissement de Madagascar.

Duplicata.

Monseigneur

Le S. de St Pierre que vous aviez destiné pour servir en qualité d'Ingénieur dans l'Etablissement de Fort Dauphin, m'a demandé avec instance de retourner en Europe, d'autant que M. le Baron de Breteuil qui s'intéresse en cet officier, lui fait espérer de plus grands avantages que ceux qu'il trouve ici. L'Etablissement de Madagascar étant relevé, et ne devant plus subsister, j'ai cru que vous ne me désapprouveriez pas d'accorder au S. de St Pierre la permission qu'il m'a demandée.

Malgré sa destination, il n'a pas pu être envoyé sous les ordres de M. de Modave pendant son séjour dans cette colonie, et nous l'avons, M. Poivre et moi, employé à différents ouvrages au Port-Louis. Il est rempli de volonté, et pourrait être fort utile dans de grands mouvements ; mais il n'a point trouvé ici les occasions favorables à son activité, et d'une autre part, son état incertain vis-à-vis du corps du génie de terre qui ne voulait pas le reconnaître, a contribué à lui donner un juste dégoût.

Dans les petites opérations qui lui ont été confiées, il s'est conduit avec un désintéressement que je ne peux m'empêcher de faire valoir auprès de vous.

Je suis avec un très profond respect.

Monseigneur,

Votre très humble et très obéissant serviteur.

Le Ch. Desroches

===== document 5 =====

Le 26 janvier 1771 - Lettre de Poivre à Bernardin de Saint-Pierre.

[Lettre autographe. (Le Havre, Ms.671 : 5¹)]

Isle de France ce 26 janvier 1771

L'*Indien* a rapporté ici, mon cher Monsieur, tous vos effets et je vous plains bien dans la situation où vous a laissé ce bâtiment qui est arrivé dans notre port démâté de tous ses mâts. J'ai fait rassembler toutes vos hardes et effets, je les ai fait mettre au dépôt de la douane et je vous les envoie par l'*Africain*. J'en joins ici la note.

Comme le remâtage d'un vaisseau tel que l'*Indien* et sa carène devenue forcée par la perte de son gouvernail est une affaire de longue haleine à l'Isle de France, je n'oserais vous assurer que le vaisseau fût prêt à temps de pouvoir encore passer cette année au cap de Bonne-Espérance. Dans ce cas votre plus court parti serait peut-être de revenir ici par l'*Africain*.

J'espère être en état avant le départ de la flûte l'*Isle de France* de pouvoir mander positivement à M. Percheron, s'il doit attendre l'*Indien* ou non.

Comme l'*Atalante* sortait du port, le même jour que l'*Indien* entrait, il ne m'a été possible de tirer du vaisseau entrant que les hardes de M. Percheron pour les envoyer hors du port sur le senau

¹ Transcription à partir de la numérisation réalisée par *Electronic Enlightenment* en collaboration avec la *Voltaire Foundation*.

sortant à la voile. Si j'avais eu demi-heure de plus, vos hardes vous eussent été portées comme celles de M. Percheron. J'en avais donné l'ordre : mais le temps ne l'a pas permis.

Tout est ici à peu près dans l'état où vous l'avez laissé. Je désire seulement avec beaucoup plus d'ardeur qu'auparavant de repasser en France. Il y a deux mois et demi que je suis malade. Je suis dégoûté du pays et surtout de ma place à un point que je ne saurais vous exprimer. Je désire bien vous revoir en France plus heureux que vous ne l'avez été ici.

Je vous embrasse de tout mon cœur et suis avec le plus sincère attachement, Monsieur, votre très humble et très obéissant serviteur.

Poivre

*

Document IV

Lettres de Françoise Poivre à Bernardin de Saint-Pierre

Le manuscrit

Les manuscrits des lettres que Françoise Poivre adressa à Bernardin de Saint-Pierre pendant son séjour à l'Isle de France, sont conservés à la bibliothèque municipale du Havre. (Ms 152)

L'ensemble se compose de vingt sept lettres qui se présentent sous la forme de petits billets, souvent très courts, éventuellement recto-verso. Ils ne sont pas datés ni ne mentionnent le lieu d'origine. Certains sont avec une enveloppe à l'adresse de Bernardin ; nous mentionnons cette adresse. Il nous a semblé que les billets sous enveloppe avaient été envoyés de Monplaisir, la maison de campagne de l'intendant, et les autres du Port-Louis où ils avaient dû être acheminés directement par un employé à leur destinataire qui résidait en ville.

La transcription des 27 lettres m'a été aimablement communiquée par Monsieur Philip Robinson¹ avec qui, par la suite, j'ai eu le plaisir d'échanger quelques tuyaux et interprétations sur la signification et le contexte de ces lettres, il y a donc un peu lui, dans mes commentaires. Qu'il en soit remercié.

L'ordre dans lequel les lettres sont présentées tente d'éviter les incohérences chronologiques, mais il demeure parfaitement arbitraire. L'orthographe et la ponctuation ont été modernisées.

Aucune des lettres que Bernardin adressa à Françoise en échange de ces billets ne nous est parvenue.²

*

Monplaisir, contexte.

Monplaisir est la maison de campagne où Pierre Poivre a créé un vaste jardin pour y acclimater toutes sortes de végétaux exotiques, mais il est plus directement destiné à accueillir la muscade et le girofle que Poivre finira par ravir aux Hollandais. C'est le lieu où Poivre aime venir se reposer et surveiller ses plantations, mais il est souvent obligé de rester des semaines entières au Port-Louis par les nécessités de son administration. Madame Poivre demeure souvent à Monplaisir, moyen d'échapper aux obligations de son statut d'épouse d'intendant, et de profiter d'un climat plus supportable pour elle mais surtout pour ses nouveau-nés.

Monplaisir, n'est pas une résidence luxueuse, la maison de plain-pied comporte deux chambres et plusieurs cabinets qui encadrent une grande pièce, elle-même prolongée par une varangue, c'est-à-dire une véranda ouverte. L'espace de réception est vaste, propice aux parties de campagne, mais les amis ne peuvent y loger. Cependant attenante à la propriété se trouve l'église du quartier des Pamplemousses, paroisse administrée par l'abbé Fontaine, ami de Poivre, qui dispose de chambres au presbytère où il reçoit volontiers des pensionnaires.

*

¹ Philip Robinson a travaillé sur ce manuscrit dans le cadre du projet d'édition électronique de la Correspondance complète de Bernardin de Saint-Pierre soit près de 2.500 lettres, projet sur *Electronic Enlightenment* en collaboration avec la *Voltaire Foundation* à Oxford.

² Dans leur ouvrage *Frères et Sœurs*, les frères Poivre d'Arvor se sont amusés à publier la correspondance entre B. de Saint-Pierre et Mme Poivre, en reproduisant des extraits altérés des lettres de Mme Poivre, et en inventant celles de son correspondant. Evidemment ceci n'est qu'un jeu de nos deux maniaques de la falsification.

TRANSCRIPTION

=====
(Le Havre 152-5 . BSP.127)

Je suis fâché que vous croyiez que j'ai peu d'envie de voir vos mémoires. Je vous assure que c'est un genre d'ouvrage que j'aime beaucoup, néanmoins je veux attendre d'être au port pour les lire. Je ne sais point quel jour j'y irai.

Je vous remercie de tous les beaux compliments que vous me faites, et pour vous en témoigner ma reconnaissance, je finis ma lettre pour que vous n'ayez pas le temps de bailler en la lisant.

A Monsieur, Monsieur de St Pierre. Au Port.

=====
(Le Havre 152-12. BSP.126)

J'ay lu Grandisson¹ et ce n'est pas mon héros, il est trop parfait. Je vous envoie un livre que vous trouverez je crois fort bon. Je vous envoie aussi votre mémoire sur la désertion², je ne saurais donner mon sentiment sur une chose qui m'intéresse aussi peu.

Ne soupçonnez pas ainsi le Général³. Pourquoi voudrait-il vous nuire ? Les hommes ne font rien sans sujet. S'il n'a pas de confiance en vos talents c'est un malheur mais qui tournera peut-être à votre satisfaction.

Vous me ferez honneur de souper chez moi.

=====
(Le Havre 152-40. BSP.143)

Je vous remercie du petit mémoire que vous m'avez envoyé, je le crois très bon. Il me semble que vous vous trompez en disant qu'il n'y a point d'esclaves dans les colonies anglaises.⁴

Le projet de mettre en valeur les terres incultes de la France est très bon, mais le Gouvernement n'a que faire d'y établir des colonies. Si l'agriculture était chérie, honorée et protégée, toutes ces terres se défricheraient peu à peu. Il faudrait pour expliquer mes idées là-dessus des volumes que des gens bien plus habiles que moi ont faits.

Ce que j'aime le mieux dans votre mémoire est ce que vous dites des esclaves. Heureux mille fois si le cri général de tous les honnêtes gens faisait abolir une loi qui sera sans doute punie sévèrement par le Père de tous les hommes⁵.

A Monsieur, Monsieur de St Pierre. Au Port.

=====
(Le Havre 152-3. BSP.122)

¹ *Histoire du chevalier Grandisson* de S. Richardson est publié en français en 1755.

² *Mémoire sur la désertion* : un des premiers écrits de Bernardin resté inédit jusque récemment.

³ *Général* : terme habituel pour désigner le Gouverneur Général. Il s'agit du Chevalier Desroches qui effectivement n'apprécie pas beaucoup l'ingénieur Saint-Pierre.

⁴ Ce mémoire pourrait être un avant-projet pour un chapitre de son récit sur l'Isle de France où il traite de l'esclavage.

⁵ Sur l'agriculture et l'esclavage, on doit constater l'influence de Poivre sur son épouse.

Oh vraiment, on ne prend pas comme cela des Chevaliers, et encore faut-il qu'ils aient fait de hauts faits d'armes pour leur dame. Ainsi point de cocarde quoique ce fut sans conséquence, car ma couleur n'est point le blanc.

Je vous remercie des curiosités¹ que vous m'avez envoyées. Je vous prie de ne pas m'en donner davantage, et j'accepte celles-ci à cette condition.

Je vous souhaite le bonjour.

A Monsieur, Monsieur de St Pierre, ingénieur. Au Port.

=====
(Le Havre 152-35. BSP.139)

Je suis bien touchée. Je vous assure que je n'ai pas le temps de vous faire une longue réponse. Je crois que vous vous plaignez à tort que je vous éloigne de ma société. Je ne puis encore vous rendre vos journaux.

=====
(Le Havre 152-34. BSP.138)

Ne vous sera-t-il pas égal que je ne vous rende les journaux que dans deux ou trois jours ?

Quand à vos défauts, je vous assure que vous n'en avez aucun qui vous fasse tort. Un peu plus d'hardiesse ferait juger plus avantageusement de votre esprit, un peu moins de susceptibilité vous ferait chérir davantage. Il vous faudrait un peu de cette confiance que doit vous donner l'esprit et les connaissances que vous avez.

=====
(Le Havre 152-18. BSP.130)

Vraiment, Monsieur, vous prenez les choses bien sérieusement. La vie est trop courte pour s'inquiéter de même.

Une autre fois soyez plus exact aux ordres des dames, et n'écrivez plus lorsqu'elles vous le défendent. Votre prospectus de l'ordre de l'amitié est très bien, je ne sais pas s'il pourra s'arranger.

Quant à votre cocarde je vous la dois, mais attendez que j'aille au port car je ne sais de quoi la faire ici.

Je vous souhaite le bonjour, et vous souhaite aussi bonne santé, joie, gaieté et guérison de votre maladie d'écrire.

A Monsieur, Monsieur de St Pierre. Au Port.

=====
(Le Havre 152-44. BSP.145)

Je voudrais pouvoir répondre, Monsieur, à la confiance que vous me témoignez, mais je suis peu instruite des différents moyens de fortune qu'il peut y avoir soit dans l'Inde soit à la Chine. Si vous voulez consulter M. Poivre, il est en état plus que tout autre de vous donner de sûrs renseignements. Je voudrais de tout mon cœur que la fortune vous fût aussi favorable qu'elle paraît vous l'être peu, car je suis persuadée que vous en feriez bon usage.

Je ne suis pas étonnée que vous ayez eu de l'ambition, c'est une passion de jeunesse qui passe bien vite et dont tout homme sage rit.

Je vous remercie de votre Coton, votre mémoire est très intéressant. Il y a un peu de négligence à n'en avoir qu'une copie.

¹ Les curiosités sont des objets d'histoire naturelle dont on est friand à cette époque. Probablement cailloux, coquillages ou madrépores.

A Monsieur, Monsieur de St Pierre. Au Port.

=====
(Le Havre 152-33. BSP.137)

Quels conseils ai-je à vous donner ? Que celui qui a commencé son ouvrage l'achève et vous donne les grâces puissantes qui vous fassent surmonter tous les obstacles. La foi de raisonnement ne vous aurait pas suffi pour faire une démarche aussi pénible, mais Dieu vous a donné celle du cœur, je l'en bénis bien sincèrement. Je suis parfaitement bien persuadée du bonheur que vous approuverez, il est incompréhensible : jetez-vous dans les bras de Jésus crucifié, lui seul peut vous obtenir grâce, lui seul sera votre force et votre consolation.

Le livre que je vous avais promis est à l'habitation¹ et je n'ai pu l'avoir, mais je vous en envoie un qui remplira le même objet. On ne saurait trop vous recommander de vous laisser conduire comme un enfant par celui à qui vous donnerez votre confiance. Dieu lui donnera sans doute les lumières nécessaires pour vous conduire sûrement. C'est une grâce que vous devez lui demander avec instance.

=====
(Le Havre 152-20. BSP.132)

Je ne puis répondre aux articles de votre lettre que de vive voix. Je crois que dans la situation où sont vos affaires, vous ne devez point songer à quitter votre état puisqu'il vous donne de quoi vivre honnêtement, M. le Baron de Breteuil le trouverait sûrement mauvais.

Je vous prie de ne pas m'écrire si souvent, vous aurez tout le temps quand je serai au port de me conter tout cela.

A Monsieur, Monsieur de St Pierre. Au Port.

=====
(Le Havre 152-7. BSP.123)

Je vous remercie Monsieur du livre que vous m'avez envoyé. J'en ai ici plusieurs à lire et j'ai fort peu de temps. Ainsi je vous rends le vôtre. Le livre que vous me demandez n'est pas à moi. Si c'est le livre de prières, il est fort à votre service.

Je ne puis vous donner aucun conseil, vous savez mieux que moi ce que vous avez à faire. J'avoue que votre état ici est désagréable, mais la vie est pleine de désagréments, même pour ceux qui paraissent les plus heureux.

Je n'ai pas encore vu Monsieur Amat² mais il n'est pas prêt à partir et ne disposera pas sans mon consentement d'un argent que je lui ai donné.

J'ai l'honneur de vous saluer.

A Monsieur, Monsieur de St Pierre. Au Port.

¹ Il semble que « l'habitation » désigne la maison de campagne de Monplaisir, la seule demeure appartenant à l'intendant Poivre, l'autre lieu d'habitation étant les bâtiments de l'Intendance au Port-Louis. (M. de Courcy utilise « son habitation » en levant toute ambiguïté : courrier du 8 oct. 71)

² Jean-Joseph Amat, tout à la fois subrécargue, armateur, agent de la marine pour le roi (voir notre étude *Les rapports de l'intendant Poivre avec l'agent de la Marine Jean-Joseph Amat.*) est un habile négociant à qui Poivre a plusieurs fois confié des bâtiments du roi pour des missions de ravitaillement de la colonie. Il ne peut qu'être très attentionné aux demandes de Mme Poivre. En lui confiant son argent, on assume avec lui les risques sur sa prochaine expédition commerciale, avec toute chance d'un gros gain si un conflit, une avarie ou la météorologie ne réduit pas l'investissement à zéro. En la circonstance on peut penser que Bernardin a souhaité faire fructifier ses premières économies par ce moyen. Pendant le séjour de Bernardin, nous constatons qu'Amat est présent à l'Isle de France à l'exception de deux voyages au cap de Bonne Espérance pour des opérations de commerce : l'une d'octobre 68 à mai 69, l'autre du 1^{er} novembre 69 au 30 avril 70. Le premier voyage a lieu trop tôt pour que Bernardin ait eu des économies à faire fructifier, le second en revanche est probablement celui où Bernardin a investi. Ce n'est qu'une supposition, car il n'est pas impossible qu'Amat ait affrété d'autres vaisseaux à la même époque.

=====
(Le Havre 152-36. BSP.140)

Le tableau de l'Isle de France est trop laid. Si ce pays était cultivé par des hommes libres ce serait un endroit fort heureux. Un climat qui ne donne pas de besoins, une campagne toujours verte, une terre qui produit deux récoltes par an sans jamais se reposer, de très beaux bois, beaucoup de rivières, peu agréables il est vrai, mais qui fertilisent toujours.

Ce n'est pas après un long séjour au port qu'il faut peindre cette île : le port ne ressemble en rien au reste du pays¹.

Gardez toutes ces idées sombres pour peindre l'esclavage. N'outrez pas cependant la vérité, elle seule est assez puissante pour se faire entendre au cœur des honnêtes gens. Cette simple question que j'ai lue après avoir dit que le Roi de Danemark avait établi une commission pour donner la liberté à tous les serfs de son royaume² m'a fait plus d'impression que les discours les plus éloquents : comment l'esclavage qui est contre la loi naturelle pour les hommes blancs du nord peut-il être juste pour les hommes noirs du midi ?³

Au reste votre ouvrage est parfaitement bien écrit. Fasse le Ciel que l'on goûte les vérités dont il sera rempli ! Je lirai avec grand plaisir le reste de l'ouvrage.

=====
(Le Havre 151b-1. BSP.120)

Je vous en supplie Monsieur, ne m'écrivez pas si souvent. J'ai beaucoup, beaucoup d'affaires, mes meilleurs domestiques malades, et j'ai à peine le temps d'écrire à mon mari.

Vous me tourmentez furieusement pour venir ici. Je n'ai qu'une simple réponse à faire, c'est que tous ceux qui me font le plaisir de venir ici ne l'ont point demandé. Je sais que ma maison est faite pour recevoir les honnêtes gens, mais pas plus les uns que les autres, excepté mes amis. Mais je vous l'avoue tout naturellement mon inclination ne me porte point à être la vôtre.

J'aime les gens qui ne se mettent point en peine de ce qui se passe dans mon cœur, qui ne veulent point que je sois leur amie par force, qui ne prennent point de simples égards ou des plaisanteries pour de l'amour, à qui je peux dire je vous aime sans qu'ils le croient, qui peuvent me le dire sans croire que cela flatte ma vanité, qui viennent dîner avec moi avec plaisir et s'en vont d'un air aussi joyeux.

Je vous remercie de votre livre, et au sujet de votre ouvrage, j'oubliais aussi de vous dire que j'aime les gens qui ne me parlent pas deux fois de la même chose quand j'y ai répondu ou quand je n'y veux pas répondre.

A Monsieur, Monsieur de St Pierre. Au Port.

=====
(Le Havre 152-26. BSP.133)

Je crois avoir eu l'honneur de vous dire que si vos lettres ne me convenaient pas je n'y ferais point de réponse. Quoique j'aie eu l'honneur de répondre à celles que vous m'avez écrites, je vous avoue tout naturellement que si vous m'écrivez si souvent je ne vous répondrai plus. Je ne le ferais même pas à présent si je ne croyais que vous penseriez que je suis fâchée. Si mon mari vient demeurer quelques jours à la campagne et que vous preniez ce temps-là pour prendre une chambre chez Monsieur le Curé,

¹ Mme Poivre a la primeur d'une ébauche du *Voyage à l'Isle de France* qui précède le tour de l'île que Bernardin effectuera du 26 août au 13 septembre 1769 et dont le récit sera inclus dans son ouvrage. On pourrait penser que c'est suite au conseil de Mme Poivre que Bernardin entreprit cette excursion.

² Il n'y a pas de référence à l'abolition du servage au Danemark dans la version définitive de *Voyage à l'Isle de France*.

³ Cette phrase mal tournée doit se comprendre : *après avoir dit que le Roi de Danemark ..., vous posez la question : comment l'esclavage Cette question m'a fait plus d'impression que ...*

j'aurai l'honneur de vous engager à passer une partie de la journée à Monplaisir si vous vous y amusez mieux que chez Monsieur Fontaine¹.

Je vous souhaite le bonjour. Surtout plus de lettre jusqu'à que vous soyez à Bourbon². Quand les Anglais viendront et que vous nous défendrez vaillamment, toutes les belles s'empresseront à vous donner des cocardes. A ce compte-là Messieurs les Guerriers n'en recevront point de moi car je sais très fort que je ne suis rien moins que belle.

Il me semble que ma lettre est assez longue aussi est-ce la dernière que je vous écris tant que vous serez à l'Isle de France.

Ce 25 septembre.³

A Monsieur, Monsieur de St Pierre, Ingénieur. Au Port.

=====
(Le Havre 152-37. BSP.141)

J'aurais je vous assure bien à faire de donner une permission par écrit à tous ceux qui me font l'honneur de venir chez moi. Vous mettez de l'importance jusque dans les plus petites choses.

Je ne ferais aucune réponse à votre lettre si je n'avais à vous dire que M. Amat m'a offert telle provision que je voudrais pour votre argent. Voyez ce que vous voulez avoir, et si vous n'en aviez pas besoin pour votre usage, vous le donnerez à quelqu'un pour vendre. C'est le meilleur parti à prendre car d'attendre que la cargaison soit vendue pour retirer vos fonds avec le profit, cela sera fort long.⁴

Je garde Thompson⁵ que je n'ai pas fini.

Monsieur, Monsieur de St Pierre. Au Port.

=====
(Le Havre 152-39. BSP.142)

Je vous prie de me laisser Thompson encore quelques jours. Je parlerai à Monsieur Amat de ce que vous désirez. Je garde la description de l'île⁶ que je n'ai point du tout le temps de lire à présent. Je ne savais point qu'il y eut eu un assassinat, j'aurais désiré que vous m'eussiez appris le nom de celui qui a été tué mais je ne tarderai pas à le savoir.

¹ M. Fontaine est le curé de la paroisse des Pamplemousses, et bon ami de Poivre.

² Dans une lettre datée du 24 mars 1770, le baron de Breteuil écrivait à Bernardin « Je suis bien aise qu'on vous ait envoyé à l'île Bourbon, ... » Ce qui nous informe qu'il fut question de l'envoyer à Bourbon. Ce projet qui n'a pas eu lieu doit dater de l'été 1769, compte tenu du temps d'acheminement du courrier.

³ C'est la seule lettre datée. On doit pouvoir compléter cette date : 25 septembre 1769.

⁴ Dans une lettre supposée antérieure, nous avons cru comprendre que Bernardin allait investir ses économies dans une entreprise commerciale de M. Amat, sans doute celle au cap de Bonne-Esperance de novembre 1769 à avril 1770. Le vaisseau est de retour avec sa cargaison dont une partie revient à Bernardin. Le problème est que ce gain sous forme de marchandises ne trouve pas toujours preneur sur l'île, la cargaison doit parfois attendre d'être achetée par un armateur pour être revendue ailleurs. Bernardin devra choisir des marchandises parmi le chargement rapporté par Amat, en proportion de la somme d'argent qu'il lui a confiée.

⁵ Il s'agit du chef-d'œuvre de James Thomson *Saisons* paru en 1730. Succès immense. La première traduction française en 1759 fut dédiée à « l'Ami des Hommes », le marquis de Mirabeau, un des pères de la physiocratie. Il n'est pas étonnant de trouver cette peinture poétique de la nature dans les bagages de Bernardin, et il n'est pas étonnant qu'il ait été particulièrement bien reçu à Monplaisir à cause de sa parenté avec un ouvrage homonyme qui n'est peut-être pas encore parvenu sur l'île. Jean-François de Saint-Lambert (1716-1803) a publié à la fin 1768, daté de 1769, *Les Saisons*, poème inspiré de Thomson. Ce texte est suivi d'un conte *Ziméo*. Ces deux écrits d'un ami des physiocrates n'est pas passé inaperçu, en particulier *Ziméo*, un des tous premiers textes engagés contre l'esclavage des Noirs. On jugera de son importance pour les physiocrates par l'espace consacré à l'analyse de cet ouvrage par Du Pont de Nemours dans les *Éphémérides du Citoyen* en 1769. Un compte-rendu qui s'étend sur trois tomes : tome 3 (26 pages), tome 4 (48 pages) et tome 5 (21 pages). La même année, Diderot écrivait une *Observation sur les Saisons Poème par M. de Saint-Lambert*.

⁶ On se situe après le 13 septembre 1769, Bernardin a effectué son tour de l'île, et en a rédigé le récit. Mme Poivre en est sans doute la première lectrice.

=====
(Le Havre 152-1. BSP.121)

J'ai eu à peine le temps de lire votre ouvrage avec attention, et je ne suis pas d'humeur à en faire une juste critique. Il me semble que des vallons remplis des débris de montagne ne sont plus des vallons. Il semble que vous imputiez à l'Isle de France la loi et les abus de l'esclavage. Vous savez cependant qu'il n'a pas été imaginé ici et qu'il est encore plus affreux en Amérique.¹

J'ose vous prier de croire que si Mr Amat m'avait rendu ses comptes, je ne garderais point vos fonds, mais il n'a encore rien déchargé et a, je vous assure, trop d'embarras pour s'occuper de mes commissions. Il faut le temps à tout. Si vous le désirez, j'aurai l'honneur de vous rendre votre argent.

Je n'ai aucune envie d'avoir des oursins, mon histoire naturelle est au port. Je ne connais pas le livre dont vous me parlez et le lirai avec plaisir.

J'ai l'honneur d'être votre très humble servante² et vous remercie des souhaits que vous faites pour mon bonheur.

A Monsieur, Monsieur de St Pierre. Au Port.

=====
(Le Havre 152-9. BPS.124)

Je suis bien étonnée, Monsieur, que M. Amat n'ait pas encore donné ce que je lui avais demandé. Je lui écris une lettre aujourd'hui, très forte, et le charge de remettre à Royer, mon maître d'hôtel, un baril de beurre et du vin pour la somme. Voudrez-vous vous donner la peine de demander à Royer si on lui a remis cela.

Je n'ai pas encore lu le livre que vous m'avez prêté. Je vous souhaite le bonjour, j'irai au port dans quatre jours.

A Monsieur, Monsieur de St Pierre. Au Port.

=====
(Le Havre 152-30. BSP.135)

J'ai l'honneur de vous envoyer Tompson et la description de l'île. J'envoie aussi une lettre pour M. Amat, je suis fâchée d'avoir oublié de lui parler de ces [/ses ?] commissions.

Mille remerciements de votre petit noir, je suis décidée à ne point acheter d'esclave, et vous jugez vous-même qu'il n'est point convenable de l'accepter en présent. Quand l'occasion s'en trouvera je parlerai volontiers pour M. Mille.

Permettez que je ne me charge pas de votre commission pour Bengale, il est trop difficile de faire passer des étoffes en France

A Monsieur, Monsieur de St Pierre. Au Port.

=====
(Le Havre 152-32. BSP.136)

Monsieur,

Je pars ce soir pour le Port. Je n'ai que le temps de vous assurer que je suis bien touchée de ne pas pouvoir passer quelques jours avec vous à la campagne.

=====
(Le Havre 152-22. BSP.131)

¹ Il s'agit toujours de la description de l'île et de digressions sur l'esclavage, rédigées par Bernardin.

² Formule de politesse tout-à-fait habituelle, sans signification particulière.

Je suis très fort de votre avis sur la conversion, certainement elle passe le pouvoir des hommes et ne demande rien moins que le secours de Dieu.

Encore n'est-ce que peu de chose quand l'esprit est convaincu si le cœur n'est pas de la partie. Et Dieu seul peut donner cette foi du cœur, le meilleur moyen est donc de la demander à Dieu et d'ôter autant qu'on le peut les obstacles. C'est lorsque l'âme, dans l'oubli de tout, semble jouir de Dieu qu'on peut surtout lui demander d'être éclairé ; car quelle apparence qu'un Dieu qui nous a fait pour lui, voulut nous laisser dans l'erreur lorsque nous cherchons la vérité avec un cœur pur et droit.

Quant au conseil que vous me demandez : si je suivais des idées qu'on appellerait romanesques, je vous dirais que si j'eus été homme, peu accommodé des biens de la fortune, que j'eus eu envie de me marier, je me serais retiré dans le fond d'une province, j'eus acheté un petit morceau de terre avec une bonne maison de paysan, j'eus épousé une femme douce et honnête et j'eus passé ma vie plus heureusement que dans les inquiétudes et les ennuis de l'ambition. Prenez garde que je n'aurais pas épousé une fille d'un certain état, mais la fille d'un laboureur dont tout le mérite serait de m'aimer, d'avoir soin de ma maison, et d'élever ses enfants. Avouez, Monsieur, que cette vie-là aurait bien ses charmes. Je sais les objections qu'on peut faire à cela, celles des personnes qui mettent le bonheur dans le faste, me toucheraient peu parce que je connais le prix de cette espèce de bonheur.¹

On dira aussi qu'il faut que chacun vive dans l'état où il est né, mais l'état de l'honneur est plutôt de nourrir son frère que de le détruire. Que d'officiers, que d'employés inutiles dont les appointements coûtent des larmes à de malheureux paysans ! Car enfin c'est les agriculteurs qui payent tout. Avouez, Monsieur, qu'à ne voir les choses que du côté de la politique, il serait plus avantageux pour l'Etat que la moitié de tous ces gens qui vivent dans le célibat et sans rien faire se mariassent et travaillassent pour gagner leur vie et celle de leurs familles². La raison est encore toute pour mon avis. La religion ne peut être contraire à la raison, elle nous dit que celui qui ne travaille pas ne doit pas manger. Je sais que l'exemple d'une personne de bien, élevée au-dessus des autres, fait beaucoup, mais je sais que cette même personne travaillant, se réduisant au simple nécessaire, élevant sa famille, soulageant ses pauvres frères d'un superflu qu'il n'aurait jamais pu trouver dans un autre état doit être un spectacle agréable à Dieu et utile au monde.

Ce ne sont pas de ces choses qui doivent se faire sans réflexion. On ne quitte point un état sans en avoir de fortes raisons et sans être en quelque sorte sûr qu'on ne la regrettera pas.

Vous ne vous plaindrez pas que ma lettre soit courte. Je vous prie de me laisser le discours du paysan³ quelques jours.

Si vous voulez que je vous parle sincèrement, comme dans ce pays ci, je ne jouis presque jamais de la société de M. Poivre, je serais charmée de causer un peu avec lui s'il vient dimanche, et je ne serais pas fâchée qu'il vint seul.⁴

J'ai l'honneur de vous souhaiter le bonjour.

A Monsieur, Monsieur de St Pierre. Au Port.

¹ Il est difficile de ne pas faire un rapprochement entre le propos de Mme Poivre et celui que tient Bernardin à M. Hennin dans sa lettre du 18 avril 1770 : « n'y aurait-il pas dans votre voisinage quelque famille simple et honnête où un honnête homme pût trouver à s'établir. O liberté ! ô champs ! séjour de paix et de félicité ; la faveur des rois ne vaut pas le bonheur de vivre libre au milieu d'un voisinage d'hommes francs et vivant suivant les lois de la nature.[...] Ne valait-il pas mieux se jeter au fond d'une campagne, sur la terre, d'un bon et simple paysan dont j'aurais épousé la fille ? J'aurais trouvé des amis, des vertus, de la liberté, un peu d'aisance, »

² Importance de l'agriculture, méfaits du célibat : deux thèmes chers à Poivre.

³ Il s'agit d'un manuscrit que Mme Poivre oubliera de rendre à Bernardin et qui, restitué des années plus tard, sera édité dans les œuvres posthumes de Bernardin sous le titre *Le vieux paysan polonais*. (Lire le dernier extrait de notre Document I) Ce très bref ouvrage est le discours adressé par un vieux paysan polonais à l'impératrice Catherine II à propos des conditions insupportables que leur impose le servage.

⁴ Nous avons cherché en vain à situer cette lettre plus tôt, car s'il y a eu un réel « refroidissement » entre Poivre et Bernardin, Mme Poivre ne craindrait pas que celui-ci ne débarque avec son mari comme cela avait dû se passer quelquefois auparavant. Des enchaînements sur « vieux paysans », « sœurs à marier », « votre portrait » ne nous ont pas permis de déplacer cette lettre. Il nous semble donc que ce « refroidissement » ne devait pas être bien perceptible à quelques semaines du départ de Bernardin.

=====
(Le Havre 152-28. BSP.134)

Croyez-vous qu'il soit aisé de pouvoir répondre tout de suite à votre lettre. J'ai deux parentes aimables et jolies et quoique des personnes qui les connaissent beaucoup m'assurent qu'elles sont douces et bonnes, je ne les connais pas assez pour savoir si elles pourraient faire votre bonheur. D'ailleurs quoique très bien élevées et avec des talents, elles ne sont pas demoiselles. Si ma sœur était plus âgée, elle vous conviendrait beaucoup mieux, elle est élevée dans la simplicité de la campagne mais c'est un enfant.

Si vous restez ici jusqu'au départ de mon mari¹ je pourrais arranger mieux toutes choses. Je m'informerai plus à fond du caractère et des biens de cette parente au cas que le manque de naissance ne vous fit pas de peine. Je ne puis que vous savoir beaucoup de gré de l'attachement que vous nous témoignez. Je vous crois le cœur bon et vertueux. Je ne saurais trop vous conseiller de ne pas quitter votre état, ce serait agir en enfant. Quand un protecteur a fait avoir une place il croit avoir tout fait. Je vous envoie l'histoire universelle. Je vous prie de me laisser encore le discours du paysan². Je compte aller bientôt au port, j'irai sûrement avant le départ des vaisseaux³.

A Monsieur, Monsieur de St Pierre. Au Port.

=====
(Le Havre 152-42)

Vous serez je crois fort content de moi car je suis d'humeur à vous faire une belle réponse.

J'ai à vous dire que votre alliance m'eût fait beaucoup d'honneur mais j'en ai parlé à mon mari qui m'a fait voir la chose impossible.

Je rends certainement justice à toutes les qualités de votre cœur, mais nos caractères se ressemblent trop peu pour pouvoir être bien bons amis. Je désire votre bonheur parce que je vous estime mais je ne me flatte pas de pouvoir y contribuer. Je crois que vous voyez trop bien pour soupçonner que vous me supposiez quelque intérêt à retarder votre départ. Si j'eus eu quelque disposition à vous aimer, je ne vous aurais ni écrit ni vu.

Je ne pourrai vous donner les mémoires que ce soir, ou demain. Mon mari ne veut pas donner ses manuscrits, je vous prêterai l'impression qu'on a faite à son insu⁴, il y a quelques fautes mais le fonds y est toujours.

Quant à mes lettres elles seraient aussi tendres qu'elles le sont peu que je ne voudrais pas les ravoïr, je n'aime le mystère en rien.

Je ferai volontiers votre portrait à condition que vous ne m'écrierez plus.

Je vous invite à plus de gaieté, ce n'est pas faire honneur à la philosophie que d'être si sérieux.

Salam beaucoup.

A Monsieur, Monsieur de St Pierre. Au Port.

¹ A part une brève inspection au Grand-Port peu après son arrivée, Poivre n'a nullement voyagé pendant son intendance, il doit s'agir d'aller du Port-Louis à Monplaisir ou l'inverse.

² *L'Indien* emportera Bernardin le 9 novembre 1770, sans qu'il ait récupéré son manuscrit.

³ Il y a une époque pour le retour en Europe des vaisseaux, de septembre à février à cause du cycle des vents. Le « départ des vaisseaux » est un événement que tout un chacun attend car c'est le moment où enfin on va pouvoir expédier du courrier pour la France. Chaque année des vaisseaux de la Compagnie des Indes venant d'Inde et d'Asie font escale à l'Isle de France sur leur retour en France, c'est sur eux que l'on compte essentiellement, la plupart quittent l'Isle de France entre novembre et janvier. En 1770, *l'Indien*, vaisseau du roi sur lequel embarqua Saint-Pierre fut le premier vaisseau à quitter l'Isle de France début novembre. Cette lettre se situe probablement quelques semaines avant.

⁴ Il s'agit de l'édition Yverdon, 1768 de *Voyage d'un philosophe* ... La remarque « faite à son insu » est intéressante, car je la supposais inventée par Du Pont de Nemours dans sa biographie de Poivre. Cela ne prouve pas pour autant le fait.

=====
(Le Havre 152-14. BSP.128)

J'ai l'honneur de vous envoyer onze louis. Vous m'en avez mis neuf, certainement ils rapporteront au moins ces deux louis de plus. S'ils rapportent davantage, je vous l'enverrai ou j'en augmenterai le profit des pauvres. Vous voyez que je ne compte point ce que vous m'avez donné pour eux. Je vous envoie votre portrait, il n'est ni si fin ni si flatté que le mien.

Je vous prie de ne me pas faire de réponse, j'ai des raisons pour cela. Je prends part à vos chagrins sans les connaître. Vous me désobligerez beaucoup si vous ne prenez pas les onze louis, vous jugez que je ne dois pas faire de gain sur votre argent.

Je vous envoie vos mémoires et vos livres dont je vous remercie.

=====
(Le Havre 152-16. BSP.129)

Vous êtes bien heureux, Monsieur, que j'aie du monde actuellement car je vous écrirais une grande lettre pour répondre à la vôtre, très longue et qui m'a cependant fort amusée.

Je vous remercie des coquilles¹ dont vous voulez bien me faire présent. Permettez-moi de ne pas accepter les deux chrysopales², elles ne pourraient m'être d'aucune utilité. Pour les coquilles, elles orneront mon cabinet si jamais le goût d'en avoir un me prend.

Je vous prie en grâce de ne point me chanter, je n'ai guère l'encolure d'une héroïne. TSVP

[Au verso]

Je vous félicite de tout mon cœur de la bonne idée que vous avez de faire un présent à Jésus Christ car les pauvres et lui, c'est la même chose.

Permettez-moi de vous conseiller de remettre tout bonnement la somme à M. Contenot³, c'est à lui à qui je la remettrais si j'en étais dépositaire.

Je vous souhaite le bonjour. Je remercie ceux qui s'attristent de mon absence. Je serais enchanté que vous soyez encore ici pour assister à la fête à Monplaisir ce jeudi.⁴

A Monsieur, Monsieur de St Pierre, ingénieur. Au Port.

=====
(Le Havre 144-8. BSP.119)

A la gravité de sa démarche, à son sourire sérieux, je reconnais Candor⁵. Il a dans sa main droite un tableau où sont peintes au naturel toutes les nations du nord. Quelle vérité dans l'expression, quelle délicatesse dans le pinceau, quelle force dans le coloris. Au milieu de ce tableau est un Peuple dans la misère et dans l'esclavage. Un d'entre eux fait entendre d'une voix suppliante celle de l'humanité. C'est ici que l'âme de Candor a pris plaisir à se peindre. Tout y respire la justice et la bienfaisance. Candor

¹ Les collections de coquillages (on disait *coquilles*) sont alors très à la mode.

² Genre d'opale.

³ M. Contenot est le préfet apostolique de l'Isle de France.

⁴ Le jeudi 4 octobre 1770, un mois avant le départ de Bernardin, à l'occasion de la fête de Mme Poivre, Desroches réunit plus de 700 personnes chez lui (Base docu=>12 nov.70 - Desroches au ministre) et (Base docu=> 24 fév.74 - Desroches : Mémoire justificatif). On doit donc comprendre, que le même jour, après la réception chez le gouverneur, une deuxième réception eut lieu à Monplaisir.

⁵ La pièce de théâtre *les Moissonneurs*, une comédie en trois actes de Charles-Simon Favart a été créée à la Comédie italienne à Paris le 27 janvier 1768. Elle a connu un grand succès et fut imprimé la même année. Elle est commentée dans les *Éphémérides du citoyen*, tome second de 1768 « ... Candor, gentilhomme retiré dans sa terre, s'occupe des soins de la culture, et multiplie ses richesses en augmentant celle de l'Etat ; il vit au milieu de ses paysans comme un père tendre au sein de sa famille, goûte à chaque instant le plaisir pur de faire des heureux, et est environné sans cesse des témoignages de reconnaissance et d'amour. ». Bernardin est à Lorient le 4 janvier 1768, il s'embarquera le 18 février pour l'Isle de France. Il n'a donc ni vu cette pièce ni pu emporter son édition. C'est par des nouvelles plus tardives, sans doute les journaux que l'écho de cette pièce est arrivé à l'Isle de France, probablement au printemps 1769. Poivre devait sans aucun doute se faire adresser *les Éphémérides*, organe des physiocrates.

traite tout sérieusement jusqu'à l'amour. Il ne sait pas que ce dieu est un enfant et que ses armes ne sont que des jouets.

La vertu doit être gaie et contente, celle de Candor est triste et malheureuse. Il répand des pleurs en essayant ceux des autres.

Candor est esclave d'une puissance qu'il méprise. L'ambition triomphe d'avoir un philosophe à son char¹.

Ô Candor! La joie n'habite pas les camps, et le bonheur les champs de Mars. Ton cœur sensible doit trop souffrir des horreurs de la guerre, et ton esprit droit et pénétrant ne fut pas fait pour inventer les moyens de détruire tes semblables. Une vie simple et laborieuse, un ami sincère, une compagne douce et modeste, et l'aimable société des muses, voilà ce que te souhaite une amie, qui connaît ce qui rend heureux.

=====

(Le Havre 152-11. BSP.125)

Je n'accepterai point ce que vous m'envoyez. Puisque vous retournez en France, vous aurez là occasion de faire du bien si vous le pouvez, mais jusque là vous aurez peut-être beaucoup de besoins de votre argent. Je suis très charmée de votre générosité, Dieu vous en tiendra compte.

Je vous souhaite le bonjour. Je crois encore que vous prenez les choses trop sérieusement. Je ne crois pas trop aux maux de l'an².

A Monsieur, Monsieur de St Pierre. Au Port.

=====

* * *

¹ Le sens de cette phrase n'est pas évident. Le texte exact du manuscrit est le suivant : « *Candor est esclave d'une puissance qu'il méprise. l'ambition triomphe! d'avoir un Philosophe a son Char* »

² Idem, abscond. On pourrait lire éventuellement « de l'air » à la place de « de l'an ».